

Gilles Leroy

Requiem
pour la jeune amie

roman



MERCURE DE FRANCE

DU MÊME AUTEUR

Au Mercure de France

- MAMAN EST MORTE, *récit*, 1990, Mercure de France, nouvelle édition en 1994.
LES DERNIERS SERONT LES PREMIERS, *nouvelles*, 1991.
MADAME X, *roman*, 1992.
LES JARDINS PUBLICS, *roman*, 1994 (« Folio » n° 4868).
LES MAÎTRES DU MONDE, *roman*, 1996 (« Folio » n° 3092).
MACHINES À SOUS, *roman*, 1998. Prix Valéry Larbaud 1999 (« Folio » n° 3406).
SOLEIL NOIR, *roman*, 2000 (« Folio » n° 3763).
L'AMANT RUSSE, *roman*, 2002.
GRANDIR, *roman*, 2004. Prix Millepages (« Folio » n° 4251).
CHAMPSECRET, *roman*, 2005.
ALABAMA SONG, *roman*, 2007. Prix Goncourt (« Folio » n° 4867).
ZOLA JACKSON, *roman*, 2010. Prix Été du livre / Marguerite Puhl-Demange (« Folio » n° 5260).
DORMIR AVEC CEUX QU'ON AIME, *roman*, 2012 (« Folio » n° 5550).
NINA SIMONE, ROMAN, *roman*, 2013. Prix Livres & Musiques 2014 Deauville (« Folio » n° 5871).
LE MONDE SELON BILLY BOY, *roman*, 2015. Prix Marcel Pagnol 2015 (« Folio » n° 6191).
DANS LES WESTERNS, *roman*, 2017 (« Folio » n° 6489).
LE DIABLE EMPORTE LE FILS REBELLE, *roman*, 2019 (« Folio » n° 6874).

Chez d'autres éditeurs

- HABIBI, *roman*, Michel de Maule, 1987.
ANDRÉ GIDE VOYAGE, *préface*, in *André Gide, Voyage au Congo. Retour du Tchad*, Gallimard, coll. « Biblos », 1993.
TRISTAN CORBIÈRE, *hommage*, Éditions du Rocher, coll. « Une bibliothèque d'écrivains », 1999.
À PROPOS DE L'AMANT RUSSE, notes sur l'autobiographie, *Nouvelle Revue Française*, Gallimard, janvier 2002.
LE JOUR DES FLEURS, *théâtre*, in *Mère et fils*, Actes Sud – Papiers, 2004.
LES COULEURS INTERDITES, *roman-préface*, in *Eddy Wiggins, Le noir et le blanc*, Naïve éditions, 2008.
ANGE SOLEIL, *théâtre*, Gallimard, 2011, « Le Manteau d'Arlequin ».
LE CHÂTEAU SOLITUDE, *essai autobiographique*, Grasset, 2016.
ZOLA JACKSON, Flammarion, coll. « Étonnants classiques », 2015, nouv. éd. augmentée 2020.

REQUIEM POUR LA JEUNE AMIE

Gilles Leroy

REQUIEM
POUR LA JEUNE
AMIE

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

Liminaire

L'été commençait à peine que la canicule était là. Le jardin brûlait sur pied, le jour, la nuit, les roses et les pavots séchaient en bouton, les arbres fécondés avortaient leurs fruits et les oiseaux avaient disparu loin dans les forêts ou sous la roche, qui sait, plus rien ne respirait, plus rien ne chantait dans le silence étal que griffaient, de loin en loin, le grésillement des blés et le crépitement des cosses de colza implosant dans les champs. Mains vides, tête lourde, je me sentais aspiré malgré moi vers ces zones tourbillonnantes et dangereuses de mon être où tout peut virer subitement au noir, et c'est pour mon salut que j'ai décidé, un soir de juin, de repeindre l'étage de la maison en commençant par la bibliothèque. L'entreprise dont je pensais venir à bout en quarante-huit heures allait durer jusqu'en septembre, laissant le temps aux températures de baisser et au jardin de reverdir.

Ceci, alors : perché sur le vieil escabeau de bois plus décoratif que sûr, je m'attaque aux livres qu'il faut changer de pièce, des falaises de livres, strate après strate, se

déversant dans la chambre contiguë, envahissant jusqu'au palier. Pour atteindre le dernier rayon où sont les dossiers d'archives, j'ai dû grimper au plus haut de l'escabeau et je sais, en le faisant, en posant les pieds sur la plate-forme étroite, que je ne devrais pas, le vieux bois gémit, les quatre pieds dérapent sur les tomettes, je me rattrape d'une main au dernier rayon, de l'autre j'essaie de caler le carton sur ma hanche – trop tard, il m'échappe.

Le temps d'un éclair, dans cet instant infime où le dispositif bancal oscille d'un pied sur l'autre, où je me sens ébranlé comme quand la terre tremble et vous fissure tout du long, j'ai cette sensation de déjà-vécu, de déjà-senti qui me colle à la nuque et j'éprouve la menace confuse d'un retour de mémoire, je ne saurais dire laquelle, de ces souvenirs que l'on préfère dormants.

C'est comme une brèche, une faille où mon corps glisse, happé, avec mes cinq sens en alerte : je me retrouve porté dans un autre lieu, un vaste appartement tout blanc, vide et tendu de bâches, autour c'est la nuit, autour c'est Paris, par les fenêtres je reconnais l'enseigne illuminée du magasin Printemps, la corniche scintille, les façades ruissellent de guirlandes blanc et or, c'est Noël, Noël il y a très très longtemps, je le vois à mes mains encore fines, je le sens à mes bras vigoureux, je le sais à cette mèche blond-roux qui fait un rideau devant mes yeux et je retrouve ce tic que j'avais pris il y a très très longtemps, avant les premiers cheveux blancs, ce geste de remonter toutes les dix secondes la frange sur mon front, est-ce à cause des cheveux longs que je

ne vois pas le seau de peinture?, je me tiens comme aujourd'hui face à un escabeau mais pas vraiment le même, pas une antiquité branlante, non, un escabeau tout acier, du solide, du très sérieux, le modèle à dix marches pour les hauts plafonds haussmanniens, je pose le pied sur la première marche, j'y vais trop fort, ou trop brusquement, depuis la plate-forme le seau oublié bascule, des litres de peinture se déversent sur ma tête; dans cette faille temporelle où me revient la sensation visqueuse du liquide sur ma peau, sous mes paupières, jusque sur ma langue, où me reviennent aussi l'odeur, la détresse et quelques larmes réflexes surgies d'entre mes cils, dans cet éclair où passé et présent s'abolissent, j'entends le cri d'une voix que je reconnais, le parquet grince, c'est elle, son pas qui court vers moi, je sens ses bras qui m'enveloppent de chiffons, ses mains qui frictionnent ma nuque, mes joues, mon front, qui m'aident à dégrafer la salopette de travail puis tirent au-dessus de ma tête le pull dégoulinant, son parfum un moment a chassé les effluves de peinture et ceux, volatils, du pétrole, sa poitrine sent le pain d'épices, la cannelle et les giroflées, les doigts à présent tortillent mes cheveux pour essorer jusqu'à la dernière goutte de poix blanche, je me retourne et je la vois, toute pâle, les yeux écarquillés par la peur et aussitôt après l'envie de rire, une terrible et folle envie de rire, mais elle pince ses lèvres, me tend mes affaires de ville, mon jeans propre, mon tee-shirt propre, elle me pousse dans le couloir, *Vite, vite, rentre chez toi te doucher*, elle me tend aussi deux bidons de white-spirit car le savon ne suffira pas, on sait ça elle et moi, depuis

le temps qu'on repeint des appartements, elle me sourit en disant : *Je t'appelle dans une heure, le temps de ranger le chantier*, je découvre alors, sitôt refermée la brèche, sitôt rétabli dans mon corps et mon décor actuel – la chaleur accablante, les champs secs au-dehors, les barricades de livres dressées sur le palier –, je réalise que son visage s'efface, les contours s'estompent et la chair même perd de sa densité, le sourire est là, les lourds cheveux châtain foncé roulent au creux de son cou mais les yeux se voilent, quant aux yeux j'ai perdu la couleur exacte, j'en retrouve l'éclat rieur et aussi les nuages tristes, mais de l'iris lui-même j'ai perdu la nuance d'ocre, plutôt brun ou plutôt ambré, qui sait si elle me reviendra un jour, qui sait si je serai en état, alors, de l'identifier, soudain c'est là, soudain me tombe dessus cette chose qui n'arrive qu'avec le blanc dans les cheveux, je ne dis pas le blanc de la peinture, là, je dis le blanc des ans, la chape de chagrin et de gratitude mêlés. Il aura suffi de peu, un escabeau fissuré, une brève perte d'équilibre, pour que ressuscite avec le manque de l'amie tant aimée tout un pan d'une histoire lumineuse et triste, qui se passait voilà trente ou quarante ans, je ne tiens pas les comptes, il y a très très longtemps.

Dies irae, dies illa

Il est arrivé quelque chose

David Bowie, je m'en souviens, sortait de la supérette quand j'y entrai et je l'ai croisé sans le reconnaître, nos corps s'étaient frôlés, touchés même, et le chanteur m'avait souri, aux dires de l'épicier qui assista à la scène, médusé, et me reprocha ensuite de n'avoir pas capté ce moment extraordinaire pour en témoigner. Ç'aurait pu devenir une histoire, l'épicier n'avait pas tort ; j'aurais pu en faire le point de départ de tout autre chose, un de ces récits que j'écrivais la nuit, par exemple, dans tout le village on entendait les touches de ma machine mitrailler le silence, j'aurais pu, avec un peu d'effort, de bon vouloir aussi, écrire le roman de ce jour de juillet où, en plein midi, une idole mondiale de la pop vint acheter deux paquets de café au magasin Spar d'un village varois.

Debout à sa caisse, le gérant m'apostropha et, le temps que mes yeux se fassent à la pénombre du magasin, je le vois gesticuler, ses doigts tourbillonnent dans l'air, pointant mes yeux puis la devanture, puis mes yeux de nouveau, serais-je bigle ou quoi, aurais-je fait une attaque pendant mon

sommeil, il insiste, sort du petit comptoir et me montre par la vitre, au-delà des cageots de fruits attaqués par les guêpes, au-delà du tourniquet de cartes postales, le parking de la place où flotte une silhouette incertaine sous la lumière crue. Toute vêtue de blanc, mince, peut-être maigre, elle porte à l'indienne une sorte de pyjama si ample et léger que, à l'instant où elle saute par-dessus la portière de la jeep qui l'attend, tunique et pantalon se gonflent d'air telle la voilure d'un char. La jeep fait un demi-tour face à l'épicerie et je reconnais le passager en habit blanc, David Bowie, j'en suis sûr, j'ai presque tous ses disques, je sais toutes ses métamorphoses et, malgré le chapeau de paille, malgré les larges lunettes noires, son sourire aux dents de travers ne trompe pas.

L'épicier s'en va répandre la nouvelle aux terrasses des cafés voisins, on hoche la tête devant son anisette ou sa bière, on feint de s'intéresser mais on en a tant vu au village, depuis tant d'étés, de ces acteurs, de ces chanteurs et de ces gens célèbres d'être célèbres, qu'on n'a plus de salive à perdre en faux événements. Sur le mail désert où le sol ondule, on n'entend plus qu'elles, les cigales, on ne les voit pas et elles sont là, crécelles craquetantes, des millions tapies dans les arbres et au-delà, dans les broussailles et les forêts des collines alentour. Le feu du bitume a traversé la corde des espadrilles, il gagne la plante des pieds et je rentre au studio à cloche-pied, comme qui enjamberait des braises imaginaires.

Sur ma porte, la logeuse a laissé un message, *appel urgent*, souligné trois fois d'une pointe exaspérée, me semble-t-il.

Par l'escalier extérieur, je redescends chez elle, au premier étage, où est le seul téléphone de la maison. Sur sa terrasse, des épluchures dans un seau, des feuilles de pélargonium roussies, un sécateur, un magazine de télévision. Je pousse la porte, j'écarte le rideau de perles de bois. Toutes les persiennes sont tirées, ça sent fort le conduit d'évier ou la poubelle pleine, je peine à me situer et panique sans raison, il y a toujours ces dix à vingt secondes – une éternité – où je ne vois rien quand j'arrive du dehors, cette parenthèse ou plutôt ce suspens pendant lequel mes yeux n'accommodent plus et je dois stopper net, tendre les mains devant moi, tendre l'oreille aussi, pas plus vaillant qu'un séquestré aux yeux bandés. C'était le même désarroi, tout à l'heure, à l'entrée de la supérette, le même passage brutal de la place éblouie de soleil au rectangle noir de la porte où rien ne se dessinait, où je n'ai pas su repérer la silhouette frêle qui avançait, qui n'était qu'à un mètre, où j'ai seulement pu identifier un contact osseux, une épaule, je dirais, percutée sans le faire exprès, *Vous vous êtes touchés et, pour dire la vérité, tu l'as carrément bousculé*, accusera plus tard l'épicier, *mais lui, poli, t'a souri quand même*, et, plus que le regret de ce sourire manqué, me resterait, durable, lancinante, la honte de ma grossièreté parce que, si j'avais vu quelqu'un, je ne dis pas David Bowie mais quiconque, homme, femme, enfant, vieillard, s'appêtant à sortir du magasin à l'instant où j'y entrais, je me serais effacé sur le seuil, vedette ou pas, j'aurais libéré le passage, j'ai été bien élevé, bon sang.

La voix s'élève et de l'obscurité se détache, énorme dans le fauteuil en plastique, la logeuse essoufflée dès qu'elle forme une phrase : « Quatre fois. Quatre fois ça a sonné pour vous. Pas de nom, juste un numéro. À rallonge. »

En lisant l'indicatif anglais puis le préfixe de la région de Londres, je comprends aussitôt qui appelle, la dernière personne que je souhaite entendre, je sais que quelque chose de mal est arrivé, de moche ou de fâcheux, quelque chose qui va me causer de la peine.

La tête me tourne à l'énumération des dommages qui pourraient arriver par cet homme à Londres – il a gâché tant de saisons, il pourrait bien gâcher cet été-ci – et, avant même de m'inquiéter pour lui, je lui en veux de menacer ma trêve, cette solitude jalouse dans laquelle j'écris. Je suis si égoïste, dirait cet homme qui m'a bien connu avant Londres, au temps que nous vivions ensemble.

« Je ne traînerais pas, si j'étais vous. Je filerais à la cabine. »

Je vois le téléphone devant elle, sur le guéridon, je supplie. « S'il vous plaît. Rien que pour cette fois. » Je cherche un prix – elle refuse que j'appelle Paris, Londres me coûterait la lune, sans doute – quand de nouveau ça sonne, elle me tend le combiné, c'est bien la voix que je redoutais d'entendre, voix de cet homme que j'aimais, il n'y a pas si longtemps, que je recherchais. J'ai tiré le fil du téléphone jusqu'à la terrasse, je me suis assis sur le muret et, cœur battant, j'attends qu'il me parle.

Ce n'était pas à Londres, cette chose arrivée; ce n'était pas à Paris. Il prononce le nom de Vincennes, un visage apparaît.

Elle est morte, me dit l'ancien amant.

Tu es sûr? Sûr que c'est elle?

Ça s'est passé hier – non, avant-hier.

Une voix lutte dans ma gorge, se débat et trébuche.

Hier? Avant-hier? Qu'est-ce que tu dis?

La voix s'emballe, soupçonneuse :

Est-ce que t'as bu? Est-ce que t'es high? Encore une de tes putains de farces?

Il ne s'est pas vexé. Sa patience m'étonne, tant d'attention et de douceur ne sont pas dans sa nature, depuis quand prendrait-il des gants, on s'est tant jeté à la figure que j'attends le coup à venir, l'uppercut en réserve qui m'assommera à la seconde où j'aurai posé la question.

Qu'est-ce qui s'est passé?

On l'a tuée, je crois.

Comment ça, tu crois?

Désolé. On l'a tuée, c'est certain.

Tout est si confus. On croirait un canular, un assemblage incongru comme en bricolent les rêves sans suite. Un mur s'est dressé entre la voix au téléphone et mon cerveau – un mur capable d'arrêter les mots, de les figer en suspension dans l'air. Plutôt que d'entendre le message, je questionne le messenger. Je veux des explications, moi, je suis quelqu'un de rationnel et plus je m'entête à raisonner, plus j'agis comme un fou.

Comment as-tu eu ce numéro, d'abord? Qui t'a dit où j'étais?

Il soupire, descend dans les graves.

Tu le donnes sur ton répondeur, le numéro, à appeler en cas d'urgence.

Nouveau soupir.

J'ai pensé que la mort d'une amie était une urgence.

Je dis oui, merci.

La logeuse m'a porté un verre d'eau et un morceau de sucre. À elle aussi, je dis merci.

À sa voix flottante, je sens que l'homme à Londres retient ses mots. Peut-être veut-il m'épargner. Peut-être est-il ému, quand même, ou simplement choqué, lui qui n'a jamais été l'ami de la jeune femme.

On l'a retrouvée dans son parking.

Quel parking? Elle n'a pas de voiture. Tout ça est insensé. Tu te trompes, forcément.

Le parking de son immeuble. Ça s'est passé là. Je répète ce qu'on m'a dit.

Je m'entends gémir : *On ne meurt pas comme ça, tué sans raison.*

Il faut que tu saches. Elle a été violée. Violée, d'abord. Tuée, ensuite.

« Tu pars en catastrophe, dit l'épicier. Tu as la mine des catastrophes. Tu es sûr de vouloir prendre ce train? » J'ai hoché les épaules : « Je dois le prendre. » Je n'ai pas dit pourquoi. J'ai seulement demandé s'il accepterait de me descendre à la gare du Cannel-des-Maures. L'épicier n'a pas insisté et m'a tendu un stick qu'il gardait coincé derrière l'oreille. L'herbe m'a fait du bien. Avec les bavards, on peut s'arranger et c'est ce que nous faisons, mon transporteur et moi, tandis qu'il conduit d'une main et de

l'autre dessine dans l'air de grands projets poétiques : il parle et n'attend rien, nulle réaction, nulle réponse ou relance. Il parle et j'ai la paix.

On a appris à se connaître depuis ce jour où il m'a proposé de m'emmener à la plage dans sa 4L de livraison. L'épicerie n'est pas la sienne, il ne possède rien, dit-il, juste une guitare, un walkman Sony et quelques bouquins; il vagabonde et prend en gérance des commerces aux périodes de vacances, l'été dans le Midi, l'hiver dans les stations de ski; il met de côté tout l'argent qu'il peut. (« Drôle de zèbre, se méfiait la logeuse. Comment un beau gaillard, avec de l'instruction, se suffit-il de vendre du jambon sous plastique et de cueillir les filles des villages? On dirait qu'il s'en fout, tant qu'il peut fumer son chanvre dans la resserre et aller prendre ses bains de minuit. »)

C'est sur une plage de Ramatuelle, à la nuit tombée, qu'il m'a parlé pour la première fois des côtes australiennes où il s'en irait bientôt et se louerait comme pêcheur de perles. Il ferait fortune, achèterait un bateau et aurait un jour sa propre ferme perlière. Il avait déjà de quoi acheter le billet d'avion, restait à économiser le pécule pour les services de l'immigration.

J'aurais aimé qu'il me parle encore d'Australie, et de perles et de barrière de corail. Qu'il me transporte loin, là où je ne savais rien, où je n'aurais connu personne. *On s'en souviendra, de cette journée*, répète en souriant l'épicier vagabond. *Pas vrai qu'on s'en souviendra?* Je sursaute, la silhouette blanche de ce midi me revient à l'esprit et

j'acquiesce. On ne risquait pas d'oublier ce jour : on s'en souviendrait différemment, lui et moi.

Tout le temps qu'il a mis à me conduire à la gare – ce n'était pas si loin mais la route serpentait, lancinante, parmi les collines mauves au parfum de térébenthine –, lacet après lacet il égrenait sa rengaine, *David Bowie, tu te rends compte, Bowie juste devant moi, je lui rends sa monnaie et là, pas moyen de sortir un mot*, il ruminait une question, reverrait-on le chanteur au village, reviendrait-il dans son épicerie et que lui dirait-il alors sans sombrer dans le ridicule ? Devait-il acheter un album, au cas où, pourrait-il demander une dédicace ou bien était-ce déplacé quand le type est en vacances incognito ? Pour passer la nausée des virages j'ai roulé un nouveau stick, je l'ai chargé en shit mais ça n'a pas eu l'effet hypnotique escompté et le moulin a tourné de plus belle, *Sais-tu que Bowie vit en Australie, sais-tu que c'est là qu'il a tourné le clip de « Let's dance »*, nous avions tant dansé sur ce morceau, la jeune amie et moi, je nous revoyais à l'hippodrome d'Auteuil, elle en débardeur, moi torse nu, tous deux en nage et ignorant cette foule qui se pressait autour de nous, cent mille personnes qui voulaient voir, cherchaient sur la scène au loin le chanteur, et c'était peine perdue, aussi on avait tourné le dos à cette scène, peu importaient finalement les costumes ou les éclairages, on avait la musique, même imparfaite, même abîmée par l'acoustique, on dansait sous une tour d'enceintes, la jeune amie me souriait, des boucles de cheveux cuivrés collaient à ses sourcils, à ses lèvres, sa peau

Gilles Leroy

Requiem pour la jeune amie

Si je pense à elle ou prononce son nom, les premières images à surgir sont des clips : c'est elle qui danse, c'est elle à la platine dans le salon-navire, c'est elle à un concert, jamais loin de la scène, ou dans une boîte de nuit, jamais loin des enceintes. Elle danse, la sueur irise sa peau, elle a toujours une mèche de cheveux qui lui barre le front ou se colle à ses tempes, parfois une boucle plus longue descend jusqu'à sa bouche, qu'elle écarte en riant, heureuse comme on peut l'être en dansant sur une musique qu'on aime, qui nous transporte, nous hisse au ciel sur des arcs électriques.

À l'été 1984, le narrateur apprend la mort de sa meilleure amie des suites d'un viol. Ils ont vingt ans, vivent de l'air du temps et, quand ce temps s'interrompt brutalement, c'est le vertige, la révolte, puis un très long silence. Tournant le dos au sordide du crime, indifférent à l'enquête policière qui ravale l'être aimé au seul rang de victime, trois décennies plus tard l'ami devenu écrivain choisit de faire revivre une personnalité fascinante, libre et lumineuse, de sauver sa mémoire faute d'avoir pu lui sauver la vie.

C'est le roman d'une amitié et d'un Paris à l'unisson que nous livre Gilles Leroy avec ce portrait d'une jeune femme que l'on aurait aimé connaître.

Gilles Leroy est l'auteur d'une vingtaine de romans, notamment *Alabama Song* (prix Goncourt 2007), *Nina Simone, roman* et *Le diable emporte le fils rebelle*.



Requiem pour la jeune amie
Gilles Leroy

Cette édition électronique du livre
Requiem pour la jeune amie de Gilles Leroy
a été réalisée le 27 janvier 2021
par les Éditions Mercure de France.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782715254985 - Numéro d'édition : 368589)
Code Sodis : U37028 - ISBN : 9782715256361
Numéro d'édition : 377658.